

La messe

Au lendemain de cette conversation, Igor Zeitsev arriva flanqué d'un acolyte qu'il semblait avoir tiré précipitamment du lit.

– Fiedorov. Colliègue à moi. Aider piour allié pliou vite.

Fiedorov ressemblait à un rescapé, un homme qui vient d'échapper à un naufrage ou un accident d'avion. Il avait un regard totalement fixe, hébété, de temps en temps se grattait le bras et finissait ses exercices par un énorme bâillement.

– Ce soir, éliectriciétié illioumine la pièce.

Et Zeitsev et Fiedorov se mirent au travail. Évidemment, entre eux, les deux hommes s'exprimaient en russe. Si bien que j'avais parfois le sentiment de vivre à l'étranger, ou d'être un voyageur immobile visitant de lointaines contrées derrière des guides qui se nommaient tantôt Zeitsev, tantôt Dorado.

Je passais mes journées à genoux. À emboîter mes lames de parquet, à les scier, à les clouer. Vu de loin, dans cette position, Zeitsev devait me prendre pour un homme très pieux.

Au début de l'après-midi, je décidai d'aller me dégourdir les jambes et de jeter un œil sur le grand œuvre du gang moscovite. Je trouvais les deux olibrius au salon. Zeitsev, debout derrière l'autel, Fiedorov, agenouillé, face à lui, tête basse. Zeitsev tenait un croûton de pain qu'il sembla bénir plusieurs fois. Ensuite il leva le quignon vers le plafond prononça quelques paroles et l'autre, en bon fidèle, lui répondit. Ils étaient en train de célébrer une messe. En russe. Dans mon salon. Au milieu d'un entrelacs de fils électriques. Au plein cœur de la journée. Face au mur où quelques jours plus tôt s'étaient les superbes poitrines Pirelli. Voilà. Nous y étions. Une fois encore j'avais ramassé la crème de la crème. Ce n'était pas possible. Ces types devaient se donner le mot. Ils venaient du monde entier, ne se connaissaient pas, mais tous portaient le même virus, le même Mal. Leur voyage n'avait d'autre but que d'amoinrir ma résistance, d'user ma patience. Dans la corporation, ce devait être un rite initiatique, une sorte de pèlerinage. On allait chez Tanner comme l'on se rendait à La Mecque ou à Compostelle. Et seuls les plus méritants, les plus atteints aussi, les plus cinglés surtout, avaient le droit d'effectuer ce périple. J'étais confronté à une internationale nuisible, une nébuleuse préparée dans des camps d'entraînement, dressée à tuer la raison, à liquider le bon sens, à égorger la logique. Et cette fois c'était au tour des Russes. Et demain ce serait des Pakistanais. Puis des Polonais. Des Lituaniens. Et pourquoi pas des Afghans. Le monde regorgeait de fanatiques et mon chantier, saboté depuis le départ, semblait n'avoir jamais de fin.

– Vous allez me ranger tout ça et vous remettre tout de suite au travail.

J'avais prononcé ces mots d'une voix calme, sans élever le ton, à la manière d'un homme usé chez qui la colère n'arrive plus à prendre le pas sur la lassitude.

Les deux Slaves m'adressèrent un regard foudroyant immédiatement suivi d'une bordée de grognements qui semblaient plus proches de l'insulte que de l'incantation. Ils menèrent l'office jusqu'à son terme, se signèrent une dernière fois, soufflèrent la bougie et rangèrent leurs accessoires. À l'exception du quignon qu'ils avaient avalé, sans doute, en guise de communion.

Plus tard, Zeitsev vint me voir tandis que je clouais mes planchers. Il se tenait debout devant moi, les bras croisés. J'étais à genoux, tel le pécheur face à son juge.

– Monsieur Tanner, si viou continiouiez à troublier célibration, moi pliou pouvoir tierminer chantier. Diou passe avant tiou. Si viou pas comprendre, moi et Fiedorov partir.

Je ne tentai même pas de soutenir le regard de Zeitsev. Je baissai les yeux et, avec mes clous et mon marteau, me contentai mentalement de crucifier une nouvelle fois celui par qui tout le mal était venu.

Fiat lux

Je ne faisais même plus attention aux offices qui dans le salon se succédaient à un rythme maniaque. Les Russes s'en donnaient à cœur joie. Lorsque Zeitsev m'annonça que le travail était fini, je discernai dans sa voix quelques inflexions de fierté et une pointe d'arrogance. Il insista pour que je me déplace et allume moi-même le courant.

– Cié tradition riousse propriétaire miaison allioume première fois.

Dans la situation d'un ministre inaugurant une nouvelle centrale électrique, je me postai face au compteur et enfonçai le bouton vert du disjoncteur après avoir marmonné « Fiat lux ». Sous mes doigts jaillit alors une gerbe d'étincelles qui se propagea de prise en prise à la vitesse de l'éclair, avant de faire long feu à la manière d'un petit accessoire pyrotechnique bon marché. Zeitsev regarda Fiedorov qui regarda Zeitsev qui regarda Fiedorov qui regarda Zeitsev qui me regarda. Dans l'air flottait un léger parfum de poudre et de catastrophe larvée.

– Vous voyez monsieur Zeitsev, sincèrement, je